

---

## Edmundston, il y a 150 ans

---

### LES PREMIERS PIONNIERS DU MADAWASKA

La première histoire du Madawaska, où s'est développée la ville d'Edmundston, est intimement liée aux jours sombres de la dispersion.

Un groupe assez important d'Acadiens de Grand-Pré, menacés comme leurs frères d'être chassés de ce coin de terre, s'étaient enfuis dans la forêt et avaient atteint, à travers bois, au milieu de difficultés incroyables, Sainte-Anne-des-Pays-Bas, aujourd'hui Fredericton, où ils s'établirent avec leurs familles qu'ils avaient emmenées avec eux.

Mais la crainte d'une nouvelle oppression poursuivait toujours ces humbles et bonnes gens qui n'avaient pu obtenir du gouvernement l'assurance qu'on ne les dérangerait plus à Sainte-Anne-des-Pays-Bas. Aussi, lorsque leurs chasseurs, venus jusque dans le territoire aujourd'hui appelé le Madawaska, revinrent à Sainte-Anne-des-Pays-Bas en racontant la beauté du pays qu'ils avaient visité, ses forêts majestueuses, ses platins couverts de verdure, son abondance en gibier, ses nombreuses rivières et lacs pleins de poisson, enfin l'hospitalité accueillante des Indiens qui habitaient cette vaste région, décidèrent-ils rapidement d'aller s'y établir et d'y implanter leurs foyers.

Un autre motif de ce nouveau départ, motif qui nous révèle encore cette crainte presque instinctive qui les poursuivait toujours, c'était l'existence d'un grand saut (à l'endroit aujourd'hui appelé Grand-Sault), au sommet duquel une poignée d'hommes pouvaient alors tenir tête à toute une petite armée qui aurait cherché à les déloger de leurs nouvelles terres. Ils avaient de plus reçu du gouvernement l'assistance qu'on les laisserait tranquilles dans ce nouveau domaine et qu'ils obtiendraient les "grants" nécessaires leur assurant la concession définitive des nouvelles terres défrichées.

Le trajet se fit sans incidents notoires. Un premier convoi, suivi de plusieurs autres plus tard, comprenait environ une demi-douzaine de familles. Les femmes et les enfants voyageaient dans les canots, avec les bagages. Les hommes marchaient à travers le bois, poussant devant eux les animaux, le long de la Saint-Jean.

Le portage du grand saut fut, comme on peut se l'imaginer, une grosse affaire. Il fallut transporter à dos, jusqu'à son sommet, bagages et canots. Malgré ces labeurs fatigants, ils accomplissaient ce travail sans murmurer, assurés qu'ils étaient de ne plus être dérangés désormais et d'être en mesure de pouvoir défendre leur patrimoine.

Le premier campement qu'ils firent après l'ascension du saut fut une soirée de douces réjouissances malgré la fatigue qu'ils ressentaient tous. Ce peuple rassasié de griefs, cherchant uniquement la paix et la tranquillité, se sentait saisi d'une immense joie à son arrivée dans son nouveau domaine.

Ils avaient abordé sur les deux rives de la Saint-Jean, à Saint-Basile et à Saint-David. Les familles, toutes nombreuses, comptaient beaucoup de garçons. Ceux-ci, en grandissant, se choisirent à leur tour des terres, à même l'immense forêt. Remontant la rivière, ils se dispersèrent à travers tout le Madawaska.

La vie de ces nouveaux colons fut, plusieurs années durant, très primitive. Ils manquaient de bien des choses. Peuple pauvre, ne possédant que juste l'extrême nécessaire, la première étape de leur établissement fut bien

pénible. On raconte encore parmi les vieux d'aujourd'hui qui ont conservé la tradition orale des anciens, qu'ils tissaient les couvertures de leurs lits avec du poil de boeuf. Aucune route ne reliait entre eux les colons dispersés. Malgré tout on s'entraidait dans la mesure du possible. Les seules sorties étaient faites dans le but de se procurer du fer à Rivière-du-Loup pour fabriquer des outils. On était privé d'huile de charbon, chacun s'éclairant le soir avec des chandelles fabriquées de suif. Aucun ne possédait non plus d'horloge. L'heure se lisait sur les cadres des fenêtres par le moyen de coches, procédé qui s'adaptait d'ailleurs à chacune des saisons de l'année par le moyen d'un dispositif très ingénieux.

Un hiver où la maladie s'abattit sur le bétail, les colons furent réduits à une grande misère. Faute d'aliments, ils durent arracher l'herbe des champs sous la neige pour ensuite la faire bouillir et s'en nourrir.

C'était grande fête dans la famille lorsque le missionnaire y faisait sa visite. Celle-ci était souvent espacée de deux à trois ans. Le missionnaire confessait les colons, bénissait les mariages, administrait le baptême et récitait les prières liturgiques sur les fosses de ceux qui étaient disparus depuis sa dernière visite.

Pleins de foi, ils ne tardèrent pas à élever une petite chapelle à l'endroit où se trouve aujourd'hui Saint-Basile. Et ce fut une source de consolation immense que le jour où le missionnaire, de passage à cet endroit, y célébra la messe. Ils furent pourtant de longues années encore sans avoir de prêtres résidents.

Bientôt cependant, et ceci nous reporte à environ cent ans de nous, des gens d'ailleurs, principalement de la province de Québec, vinrent s'établir parmi nos colons, sur des terres de la Couronne. C'est alors que commencèrent les chantiers avec tous les développements qui les accompagnent ordinairement. On entreprit le tracé de routes pour faire le portage et pour rejoindre les autres centres habités.

Plus tard, des chapelles et des églises se sont levées ici et là, des écoles y ont été construites, des industries bien organisées sont venues s'y installer. Alors qu'ailleurs dans le Madawaska, le cultivateur restait agrippé au sol pour y chercher sa subsistance et celle de sa famille, à l'embouchure de la rivière Madawaska se dessinait progressivement, avec l'installation des moulins Fraser et la construction de la voie ferrée du Transcontinental, le petit centre industriel d'Edmundston, si renommé aujourd'hui pour sa prospérité et l'hospitalité de la population qui l'habite.

Extrait: « **1880-1941 Paroisse Immaculée-Conception Edmundston, N.-B** », rédigé et imprimé par « Le Madawaska », Edmundston, N.-B.